

sorte de rénovation trouve des adversaires parmi les hommes qui ont leur réputation faite, et qui ne croient pas avoir rien à changer à leur théorie et à leur pratique. Il en est surtout ainsi en matière d'éducation. On alléguait contre Pestalozzi, tantôt que ses idées n'étaient point nouvelles, tantôt qu'elles étaient inapplicables; puis les défauts réels de son institut étaient non seulement signalés, mais encore exagérés avec quelque passion.

Le rapport du père Girard vint porter la joie dans le camp des adversaires, en leur fournissant de nouvelles armes; leurs attaques recommencèrent plus vives, plus passionnées, plus injustes, surtout dans les *Annonces scientifiques de Gœttingue*, où le professeur de Heller signalait l'institut d'Yverdon comme un nid de révolutionnaires, et dans la *Gazette populaire de Burckli*, de Zurich, où le chanoine Brémi publia, contre l'œuvre de Pestalozzi, un article intitulé : *Trois douzaines de questions*.

Le vieillard, navré de ce dernier trait, dit (dans une réponse à Brémi) : « Je l'avoue, je suis affligé de voir mon établissement et mes amis calomniés dans la ville de mes pères, plus que nulle part ailleurs. Je suis peiné que ce soit dans les murs de ma ville natale qu'on écrive tout ce qu'il y a de plus captieux et de plus dangereux contre moi et contre mon œuvre, et qu'on imprime l'écrit le plus envenimé, le plus propre à ruiner ma maison et mon entreprise. »

Alors commença une polémique aigre, passionnée et interminable entre l'institut et ses détracteurs. C'était en général Niederer qui répondait aux attaques, même sous le nom de Pestalozzi. Cette guerre de plume fut dès lors la grande préoccupation des esprits au château d'Yverdon, et l'on y travailla davantage à rétablir au dehors la réputation de l'institut qu'à la mériter au dedans.

Bien des améliorations sans doute auraient été possibles, et elles ne furent point entreprises. Cependant, comme nous l'avons vu, la cause première du mal était dans la nature même des choses; la méthode de Pestalozzi était inconciliable avec un enseignement pareil à celui des établissements publics. Cette harmonie entre l'instruction donnée à l'institut et celle des écoles publiques, harmonie dont l'absence avait frappé les examinateurs, n'aurait pu être rétablie qu'en modifiant la méthode elle-même. Pestalozzi et ses collaborateurs ne pouvaient y consentir.

Schmid seul y aurait été disposé, parce qu'il attachait plus de prix à la réussite de l'institut qu'au maintien de l'esprit dans lequel il avait été fondé. Cette divergence de vues vint ajouter la guerre intestine à celle que l'institut soutenait contre l'étranger. L'ancien antagonisme entre Niederer et Schmid éclata avec une nouvelle violence.

Déjà avant la publication du rapport du père Girard, et en prévision de ce qu'il devait être, Schmid avait demandé, dans une assemblée générale des maîtres, des réformes qui furent repoussées.

On ne put pas se mettre d'accord. Niederer l'emporta, et Schmid fut obligé de quitter l'institut. Il partit en juillet 1810 avec quelques-uns de ses adhérents. C'est alors que Pestalozzi s'écria : « Si je n'avais que quarante ans, je partirais aussi pour aller entreprendre quelque chose que je pusse exécuter; mais j'ai déjà recommencé trop souvent pour qu'enfin mes forces ne soient pas épuisées. »

Le grand chancelier de Beyme, qui vint à cette époque visiter l'établissement d'Yverdon de la part du roi de Prusse, dit en partant : « Vraiment, si j'apprenais demain que l'institut est dissous, je serais moins étonné que s'il dure encore un an. »

Voilà où en était l'établissement de Pestalozzi en

1810, et malgré tout, les élèves et les visiteurs continuèrent à y affluer ; de nouveaux maîtres vinrent y donner des leçons, et parmi eux des hommes excellents ; en même temps l'enseignement s'y étendit à quelques branches nouvelles ou dont on s'était peu occupé jusqu'alors, telles que la chimie, le latin, le grec.

Maintenant, revenons aux discours de Pestalozzi ; nous pouvons y lire d'année en année l'état de son âme et la marche de sa pensée.

Au 1^{er} janvier 1809, il était rassuré ; il remercie Dieu qui l'a relevé, et qui a sauvé son œuvre des dangers qui la menaçaient ; il reconnaît qu'il ne méritait pas cette faveur, et il s'humilie. Puis, après Dieu, il attribue tout le bien à ses collaborateurs et il les remercie. Il ajoute enfin :

« Père tout-puissant, qui nous conduis ! Achève le miracle de ta grâce envers moi ! Conserve-moi le cœur de mes amis jusqu'au tombeau ! Conserve le lien qui nous unit jusqu'à ce qu'elle soit accomplie, l'œuvre que tu nous a mise au cœur, et que ta grâce a préservée jusqu'à présent. O Dieu ! mon créateur, conserve-moi la seule force que tu m'aies donnée, conserve-moi mon amour ! Ne me laisse pas oublier un seul moment tout ce que je te dois, et ce que je dois aux amis ici réunis ! Renouvelle mon amour pour toi ! renouvelle mon amour pour tous les enfants qui m'entourent, qui sont mon espérance, qui seront la consolation de ma vie ; c'est eux qui décideront de la valeur de ma vie, elle n'en peut pas avoir d'autre que celle qui sera constatée par eux.

» Je m'adresse maintenant à vous, jeunes gens et jeunes filles, mes enfants bien-aimés ! que vous dirai-je dans la plénitude de mes sentiments paternels, à cette heure solennelle où commence une nouvelle année ? Je voudrais vous presser tous sur mon cœur avec des larmes de joie, en remerciant mon Père qui est au ciel de ce qu'il m'a permis d'être votre père. Je voudrais tomber à genoux, et dire à mon Père qui est au ciel : Seigneur ! me voici

avec les enfants que tu m'as donnés ! Je voudrais tomber à genoux, et lui dire : Seigneur ! pardonne-moi, car je suis bien loin d'avoir été pour ces chers enfants tout ce que j'aurais dû être pour eux ; pardonne-moi, car je n'ai pas été leur père comme j'aurais dû être leur père. Je voudrais tomber à genoux et lui dire : Seigneur, le fardeau que tu as mis sur mes épaules est trop pesant pour moi ; tu me l'as donné, aide-moi à le porter, et donne-moi, donne à ceux que tu as appelés à servir avec moi de pères à ces enfants, donne-nous à tous ton Saint-Esprit, ton esprit d'amour et de sagesse, l'esprit de Jésus-Christ, afin que, fortifiés par ta force, nous achevions saintement l'œuvre que tu nous a donnée à faire, et que par notre amour, et par la foi en ton amour, nous amenions nos enfants à être réellement tes enfants...

» Nous simplifions les moyens du développement des facultés, et nous n'excitons ce développement que par la sainte force de l'amour. Mes enfants ! que cet amour croisse et s'affermisse en vous ! c'est tout ce que nous demandons. L'enseignement en lui-même ne produit pas l'amour, pas plus qu'il ne produit la haine. C'est pourquoi il n'est pas le principe essentiel de l'éducation ; c'est l'amour qui est ce principe. Lui seul est une éternelle émanation de la divinité en nous ; il est le point central de l'éducation. »

Le discours du 1^{er} janvier 1810 est une pressante exhortation au renouvellement d'une vie de foi, d'amour, de concorde, de dévouement et d'efforts. L'examen de la commission fédérale vient d'avoir lieu, et Pestalozzi, bien que croyant son institut mal jugé, paraît sentir qu'il a besoin d'une rénovation ; il veut qu'elle commence dès ce premier jour de l'année, afin qu'elle l'accompagne dans tout son cours ; il veut qu'on se dépouille aujourd'hui même de tout ce qu'on avait d'illusions, de vanité, de faiblesses et de négligence. Il s'adresse successivement aux élèves des divers âges, puis aux jeunes gens qui étudient la méthode pour aller la porter dans leur pays, puis à ses

anciens collaborateurs et amis ; enfin il s'examine lui-même, il passe sa vie en revue, il remercie Dieu de tout ce qu'il en a reçu malgré sa propre indignité, et il lui demande son secours pour devenir meilleur qu'il ne l'a été.

Nous regrettons de ne pouvoir citer ce discours en entier, car il est difficile de choisir ; quelques passages cependant feront juger de l'esprit qui animait Pestalozzi à ce moment, bien que notre traduction fasse perdre à ses paroles la plus grande partie de leur force et de leur touchante originalité :

» Vous, petits enfants, que nous aimons comme Jacob aimait Joseph et Benjamin, que devons-nous souhaiter pour vous pendant cette nouvelle année ? une vie d'innocence et d'amour. Soyez toujours joyeux ! jouissez des beautés de la nature ! Quand le brillant papillon voltige au-dessus de vos têtes, quand la chenille rampe à vos pieds, quand la pierre brille à vos yeux, quand la fleur s'épanouit devant vous, soyez habiles à les saisir, et à les conserver, soyez heureux de ce que Dieu a fait la nature si belle pour vous, et de ce que vous savez vous l'approprier et en jouir ! mais alors, pensez à votre père et à votre mère qui, dans leur tendresse, vous ont laissé sortir de leurs bras pour mieux fonder votre bonheur ! Pensez à votre père et à votre mère qui souvent peut-être versent des larmes silencieuses parce que vous n'êtes plus là, parce qu'ils ne peuvent plus vous embrasser chaque jour. Qu'alors une larme brille aussi dans votre œil, parce que vous ne pouvez plus les voir à toute heure. Aujourd'hui, la larme à l'œil et le cœur plein d'amour et de reconnaissance, souhaitez-leur une heureuse année ; et priez votre Père qui est au ciel et qui est aussi le Père de vos parents, priez Dieu qu'il les bénisse et qu'il vous rende pieux et sages pour leur consolation et pour leur bonheur !...

» Je m'adresse maintenant à vous, jeunes gens qui êtes déjà maîtres et collaborateurs avec nous. Que doit vous apporter cette nouvelle année ? Conservez un cœur

d'enfant, et que votre force se complète en amour et en vérité ; croissez de force en force, de vertu en vertu, de dignité en dignité ; que vous soyez unis pour servir l'œuvre qui vous a vous-mêmes formés ; que vous regardiez avec foi à Celui qui commence et qui achève tout ce qui est bien sur la terre ; que vous reconnaissiez la grandeur de l'œuvre avec un saint tremblement ; que vos cœurs restent bien loin de l'orgueil, de la folle présomption et de la puérile pensée que vous avez déjà gravi des montagnes ! Oh ! non, non, nous sommes tous encore au pied de la montagne ; nous sommes loin, bien loin du sommet que nous cherchons à escalader. Je ne le verrai pas ; le froid tombeau m'aura recouvert bien avant que nous en approchions. Quand je fermerai les yeux, mon dernier mot pour vous sera : Ne vous trompez pas sur la hauteur des montagnes que vous avez à gravir ! Elles sont plus hautes, beaucoup plus hautes qu'elles ne paraissent ; quand vous en aurez monté une, vous vous trouverez seulement au pied de la suivante, et si vous vous êtes abusés, et si vous voulez vous arrêter et vous reposer sur cette première hauteur, alors vos pieds deviendront faibles, et vous ne verrez pas plus que moi le véritable sommet de la montagne...

» Et vous, hommes qui avez posé avec moi les premiers fondements de l'institut, et qui avez supporté avec patience et avec amour ces temps si difficiles ! amis, sans qui mon œuvre n'existerait pas ! qu'est-elle, cette œuvre ? Est-ce bien notre œuvre ? Oh ! non, non ! Souvent nos craintes se sont dissipées quand nous voyions une épée suspendue sur nos têtes. Mais souvent aussi notre attente a été trompée et nos espérances se sont évanouies. Comme un ruisseau qui se précipite de la montagne, ainsi notre œuvre a pris sa direction où son poids l'entraînait. Et nous, restés près de sa source, nous pressentions à peine où sa course le mènerait. Le ruisseau s'accrut : dans son cours, il reçut des affluents que nous ne connaissions pas, et dont la force entraîna les eaux de notre source mêlées à ces nouvelles eaux. C'est ainsi qu'une puissance supérieure domine notre œuvre et la conduit ; car c'est Dieu qui lui a donné cette puissance,

bien au delà de notre attente, bien au delà de nos services... On l'appelle partout notre œuvre, mais elle est l'œuvre de Dieu. Cette année encore, elle a besoin d'une nouvelle création... Nous sommes en danger, nous sommes en grand danger; mais nous croyons en Celui qui si souvent a sauvé l'œuvre en danger dans nos mains; nous croyons en Celui qui si souvent a fait passer son fleuve à travers les rochers qui lui barraient le passage. Cette année encore, il lui fera son chemin, pour qu'il arrive à sa destination...

» Amis, frères, enfants! Mon âme déborde de joie. Le Seigneur a fait en moi de grandes choses. Puissé-je être plus digne de sa bonté! puisse-je, dans ma faiblesse, être votre père! Je puis, je veux l'être, autant qu'un homme peut être le père de ses semblables. Mais Dieu est notre père à tous. Qu'il nous maintienne tous dans sa vérité et dans son amour! et que pendant cette nouvelle année il répande sur nous ses plus précieuses bénédictions! Amen! »

Le discours de Noël 1810 parle d'abord de la grande joie que ce jour nous rappelle et qu'il doit renouveler pour tous les hommes. Jésus-Christ, devenu homme pour nous racheter; et nous, pardonnés, sanctifiés, unis par l'amour, en communion avec Dieu et avec le Sauveur pour l'éternité, voilà la grande joie, une joie céleste et divine, qui surpasse toutes les autres joies de la terre, qui est pour tous les hommes et pour tous les temps. Mais pour goûter cette joie, il faut avoir le cœur plein de l'esprit de Jésus-Christ, et la main pleine de dons envers les hommes.

Après avoir développé ces idées, il en fait l'application à l'œuvre de sa maison en disant :

« Si nous voulons que ce jour de Noël soit une fête pour nos cœurs, assurons au milieu de nous une communauté d'amour! elle ne peut exister là où manquent la force et le saint esprit de Jésus-Christ. Frères et amis! si nous n'avons pas cette force et cet esprit, notre mai-

son est bâtie sur le sable... L'association des hommes les gâte au lieu de les ennoblir, quand ils ne sont pas unis par la force et l'esprit de Jésus-Christ...

» Maintenant nous n'avons plus à attendre de bonheur que par notre vertu; notre vertu seule peut maintenir notre association et la faire marcher vers son but. Amis! vous êtes là presque sans guide. Ma force est passée: je ne puis plus donner l'exemple de ce que chacun de nous doit faire journellement; et votre tâche est grande... Que ce saint jour soit pour nous un jour solennel de renouvellement pour le service de notre œuvre. Frères et amis, réjouissons-nous de la venue de Jésus-Christ, et réjouissons-nous aussi de notre sainte association pour notre œuvre commune. Que notre joie soit le pur effet de notre foi en Jésus-Christ et de notre amour pour lui...

» Frères et amis! je suis le plus faible parmi nous; mais je suis prêt à tous les sacrifices pour sauver la sainte cause qui est notre but commun. Soyez-le avec moi! Ce n'est pas peu de chose que de mettre la main à l'éducation des hommes et de dire au monde: Nous voici, nous voulons et nous pouvons améliorer l'éducation du genre humain... Le monde nous a accordé sa confiance; il nous a couverts de lauriers quand nous avions à peine commencé à chercher les moyens de changer notre beau rêve en réalité. Je me suis trompé moi-même; je l'ai cru beaucoup plus court qu'il ne l'est, le chemin qui conduit à mon but; l'encens qu'on nous a donné, la réussite de quelques essais isolés ont fortifié notre erreur, et leur influence n'a pas été bienfaisante pour notre association et pour notre œuvre. L'esprit léger et superficiel du siècle nous avait trop loués; il avait fait de notre louange une affaire de mode. Mais voici que le mal qui s'est développé dans notre œuvre a changé les dispositions de son jugement, le blâme a commencé, et je prévois que ce même esprit léger et superficiel du siècle va faire également de notre critique une affaire de mode. Cependant, il est bon pour nous que cette heure vienne, elle nous est plus salutaire que l'heure de la vaine gloire. »

Le discours du 1^{er} janvier 1811 est remarquable en ce que Pestalozzi s'y adresse personnellement à Niederer, à Krusi et même à Schmid, absent. Il commence par une exposition religieuse dont voici le résumé : La vie passe comme les années, les années comme les heures du jour; tout change, tout se détruit. Dieu seul demeure éternellement, ainsi que l'homme créé à son image. L'homme n'est homme, n'est immortel que par le divin qu'il a en lui : l'amour de Dieu et l'amour des hommes. Quand l'homme vit pour ce qu'il y a de divin en lui, quand toutes ses facultés, tous ses sentiments sont vivifiés par l'amour de Dieu, alors il voit passer le temps et les années comme une partie de l'éternité, car il a déjà en lui la vie éternelle. Après avoir développé ces idées, il en fait l'application à son institut, à l'œuvre qui s'accomplit, à toutes les personnes qui y prennent part. Il exhorte chacun à travailler, dans l'amour de Dieu et des hommes, non point pour ce qui passe avec ce monde, mais pour ce qu'il y a en nous de divin et d'immuable, pour ce qui demeure éternellement.

Nous traduisons ici les passages de ses allocutions qui font connaître les rapports dans lesquels il se trouvait alors avec ses collaborateurs.

« Niederer, toi, le premier de mes fils ! que te dirai-je ? que souhaiterai-je pour toi ? comment te remercierai-je ? Tu pénètres jusqu'au fond de la vérité ; tu marches dans ses labyrinthes comme dans des sentiers battus. L'amour conduit ta marche, et plein de courage tu jettes le gant à tous ceux qui abandonnent le chemin de la vérité, qui ne cherchent que l'apparence, et qui font leur Dieu de l'imposture. Ami, tu es mon soutien ; mon œuvre repose sur ton cœur ; ton œil jette des rayons de lumière qui sont mon salut, bien que parfois ma faiblesse s'en effraye. Niederer, sois la bonne étoile de ma maison ! que la tranquillité habite dans ton âme ! que ton esprit ne soit pas troublé parce qu'il n'est que ton enveloppe

extérieure ! Alors, la plénitude de ton esprit et de ton cœur répandra une puissante bénédiction sur l'œuvre de ma faiblesse.

» Krusi ! deviens toujours plus fort dans l'expansion de ta bonté ! C'est toi qui as fondé l'esprit de la maison, à l'heure sainte de ses premiers commencements, et tu l'as fondé sur la sainteté et sur l'amour. Au milieu de l'aimable enfance, tu as été toi-même comme un aimable enfant. A tes côtés, et dans l'atmosphère de ta force et de ton amour, l'enfant de notre institut, même dès les premiers jours de son arrivée, ne sent pas qu'il lui manque un père et une mère. Tu as résolu affirmativement la question : Un éducateur peut-il remplacer un père et une mère ?...

» Tu as travaillé avec Niederer comme avec un frère ; vous avez vécu ensemble d'un même cœur ; chaque jour votre union devenait plus intime. Promettez, la main dans la main, de rester unis ! Vous êtes les aînés de ma maison, les seuls qui me soient restés de mes premiers aides. Je ne suis pas toujours en tout de votre avis. Mais mon âme vous est attachée ; mais je ne reconnaitrais plus ma maison, et j'aurais tout à craindre pour sa durée, si la réunion de vos forces l'abandonnait...

» Chers amis ! vous tous avez été ma consolation dans mes jours les plus tristes. Quand j'ai perdu le cœur de l'homme que mon âme aimait comme un père aime l'âme de son enfant, quand j'étais là affligé comme si j'avais perdu ma main droite, quand je croyais n'avoir plus aucune force pour l'œuvre de ma vie, alors vous avez montré que vous aviez foi en moi, et vous avez fortifié ma foi en moi-même. Je vous remercie ; c'est à beaucoup d'entre vous que je dois d'avoir surmonté cette heure de défaillance...

» Je te dois de la reconnaissance, Schmid. Chère maison, toi aussi, tu lui dois de la reconnaissance. Maîtres de l'institut, une grande partie de sa force étonnante est passée en vous, et par vous continue à soutenir ma maison. Schmid ! ma reconnaissance pour toi ne doit pas faiblir ; mon amour pour toi ne doit pas faiblir. Tu m'as fait du bien. Ma foi en ta force m'a presque fait

oublier ma maison, et moi-même, et mon but essentiel. Maintenant je n'oublierai plus ni ma maison, ni moi-même, ni mon but le plus saint, mais aussi je ne veux pas t'oublier. Tu m'as fait du bien par ton amour qui me rendait heureux ; tu m'as fait du bien par ton départ qui m'affligeait. Schmid, le moins que je te doive, c'est d'aimer ta vérité, et d'y persévérer avec reconnaissance. Elle est en tant de points semblable à la mienne ! comment ne l'aimerais-je pas ? comment ne la reconnaîtrais-je pas ? comment mon cœur pourrait-il s'en écarter ? Non, je veux vivre dans ta vérité comme dans la mienne. Personne ne la connaît mieux, personne ne lui fera rendre justice mieux que moi. Que Dieu te donne les jours d'une tranquille maturité, de l'amour et des égards pour la vérité des faibles, et de la foi en Dieu qui se montre puissant dans celui qui est faible. Il me semble que je devrais te chercher dans toute la maison et crier : « Où es-tu ? » afin que je te voie aujourd'hui comme un des miens.

» Heure sainte ! élève-nous au-dessus de tout ce qui est terrestre, de tout ce qui est passager ! Père qui es aux cieux ! élève-nous, dans toutes les circonstances de notre vie, à ce qui est éternel et invariable, que nous ne reconnaissons qu'en toi, et que nous ne pouvons nous approprier que si nous vivons en toi. »

C'est ainsi que Pestalozzi commença l'année 1811, qui devait augmenter encore la prospérité apparente de l'institut, sa prospérité extérieure, sans ralentir la marche de sa décadence intérieure.

La polémique occupait presque seule le temps et les forces de Niederer ; pour répondre à de violentes attaques, il venait de publier une brochure intitulée : *L'établissement d'éducation de Pestalozzi dans ses rapports avec les besoins de notre temps*. Voici comment en parle Pestalozzi dans une lettre à Knusert, du canton d'Appenzell, qui dès 1801 avait été son élève, dès 1805 un de ses bons sous-maîtres, et qui en 1807 avait pris du service en France comme lieutenant,

avait fait la guerre d'Espagne, et se trouvait à Barcelone :

Yverdon, avril 1811.

« Mon cher Suisse !

» Quand tu reviendras, tu trouveras beaucoup de changements parmi nous. L'œuvre principale continue à avancer d'une manière satisfaisante. Mais, comme vous, en Espagne, nous avons autour de nous des guérrillas qui épient nos côtés faibles pour nous frapper ; souvent il s'en glisse même sous notre toit, et ils mangent avec nous la soupe et la viande aussi longtemps que nous leur en donnons. Il y a eu même des grands seigneurs de la junte qui ne se sont pas bornés à épier nos faiblesses, mais qui ont pris part à la fusillade contre nous. Heureusement, beaucoup de nos ennemis tirent mal : mais leurs coups font un grand bruit, quoiqu'ils portent peu. La plupart de ces coups sont dirigés contre le général de notre corps du génie, ton compatriote ; pas celui de Gais, mais celui de Wolfhalden ¹. Mais c'est un diable d'homme qui, tandis qu'on tire sur lui de tous les côtés, fond des canons du plus gros calibre, et leur fait des affûts qui, comme la tour de Babel, vont jusqu'aux nuages. Tu trouveras que je parle une singulière langue ; mais nos circonstances sont si particulières que, dans notre vie de maître d'école, nous pouvons aussi peu dire ce que nous pensons que vous, dans le monde où vous êtes, vous ne pouvez faire tout ce que vous voulez.

» Je suis bien portant, Dieu merci ; cependant mes forces diminuent. Mon bon temps est passé ; j'ai un désir inexprimable de repos, et quand je ne pourrais le trouver que dans la tombe, encore voudrais-je qu'il vint bientôt.

» Porte-toi bien, mon cher Knusert, et donne-nous bientôt de tes nouvelles.

» Ton ami, PESTALOZZI. »

¹ C'est-à-dire non pas Krusi mais Niederer.

Depuis l'installation de l'institut à Yverdon, il y avait eu de nombreuses et importantes mutations dans le personnel enseignant.

Pestalozzi avait perdu plusieurs de ses bons et anciens collaborateurs : Tobler, Buss, Knusert, puis Steiner, Muralt, Mieg et Hoffmann. La plupart de ceux-ci l'avaient quitté pour aller porter au loin les principes de sa méthode. Plus tard, Schmid était parti, emportant un amer ressentiment contre ses collègues qui n'avaient pas voulu adopter ses idées et subir sa domination; il s'était rendu à Vienne où il avait publié, contre l'institut d'Yverdon, un pamphlet dans lequel il l'appelait *la honte de l'humanité*. L'établissement avait encore perdu plusieurs autres maîtres moins remarquables.

Les collaborateurs partis avaient été successivement remplacés par des instituteurs plus nombreux, et peut-être plus instruits, parmi lesquels se trouvaient des hommes distingués dont nous devons faire connaissance.

Ramsauer, que nous connaissons déjà, était devenu un excellent maître pour le calcul, la géométrie élémentaire, et surtout pour le dessin.

Göldi, du canton de Saint-Gall, d'abord élève de Pestalozzi, puis sous-maître, sérieux et zélé pour sa vocation, enseignait les mathématiques avec clarté et succès; il avait bien saisi l'esprit de la méthode, et il y restait fidèle. Plus tard il a été professeur de mathématiques et de physique au collège de Saint-Gall; il a publié un traité de géométrie.

Weilenmann, d'Eglisau, au canton de Zurich, était un homme grand et fort, mais il lui manquait un bras. Il dirigeait la classe élémentaire, qui était très nombreuse; et de sa seule main, qui parfois tremblait de fatigue, il faisait les modèles d'écriture, il réglait les cahiers et il taillait les plumes pour tous les enfants.

Il était partout et toujours avec ses élèves, aux jeux, à la promenade, au bain, au dortoir où il veillait souvent, et où il était le premier levé; il était chéri de tous. Il soignait les plus petits et les malades comme aurait pu le faire une mère; sous ce rapport il se rapprochait de Krusi. Ceux de ses anciens élèves qui vivent encore ne peuvent penser sans attendrissement à toute la peine que cet excellent homme se donnait pour eux.

Baumgartner était un beau jeune homme du canton de Glaris, plein de vivacité et d'intelligence, mais doux et modeste; il savait faire trouver aux commençants les éléments des mathématiques, en rendant tout parfaitement clair à leurs yeux et en leur inspirant un goût très vif pour ces recherches. Il quitta Yverdon pour entrer dans l'institut fondé par Hoffmann à Naples, où il mourut de la fièvre peu de temps après.

Leuenzinger, de Glaris, était un homme épais et court, au teint brun, à la tête grosse, lourd de corps et ne pouvant prendre part aux jeux des élèves; il avait de remarquables dispositions pour les mathématiques; son bonheur était de s'attaquer aux problèmes les plus compliqués, et lorsqu'il avait trouvé une solution, il parcourait la chambre en se frottant les mains et en parlant tout seul. Il était d'une simplicité toute rustique.

Parmi les maîtres arrivés depuis le départ de Schmid, nous devons citer :

Schacht, de Brunswick, de formes distinguées, et exerçant une heureuse influence sur le caractère et sur la tenue des élèves. Sa figure était belle, vive et animée, il parlait très bien; il enseignait l'histoire, et racontait d'une manière dramatique et propre à enchaîner l'attention de chacun; il faisait aussi un cours de chimie. Il est devenu dans son pays membre du conseil d'Etat et du conseil supérieur des études; il a